

VITALISME ET BIOLOGIE CHEZ G. CANGUILHEM

DAOUDOU IDRISSE Ismaël

Université Abdou Moumouni de Niamey

E-mail : ismaeldaoudaph@gmail.com

Résumé : Le vitalisme est tenu par les biologistes modernes comme une méthode dépassée ayant le statut d'une démarche rétrogradée dans la biologie moderne dominée par le paradigme mécaniste. Beaucoup d'épistémologues et d'historiens des sciences s'alignent sur cette opinion des savants et pensent que rendre compte de la vie sans tenir compte de la vie est la meilleure démarche à suivre en biologie. Pourtant, ce paradigme mécaniste, en dépit de son efficacité bute à plusieurs difficultés liées au fait que c'est un paradigme qui s'est imposé à l'échelle moléculaire des phénomènes vitaux. Pour expliquer de façon cohérente la vie comme totalité organique, le mécanisme montre des limites qui ne peuvent qu'être comblées par une vision vitaliste des phénomènes vivants.

Mots-clés : Canguilhem, biologie ; expérience ; mécanisme ; vitalisme

Abstract : Vitalism is held by modern biologists as an outdated method with the status of a demoted approach in the modern biology dominated by the mechanical paradigm. Many epistemologists and science historians line up on this opinion of the scientists and think that account for life regardless of life is the best approach to biology. However, this mechanical paradigm, despite its effectiveness for several difficulties related to the fact that it is a paradigm that has established itself at the molecular scale of vital phenomena. To explain coherently life as whole organic the mechanism shows limits that can only be filled by a vitalist vision of live phenomena.

Introduction

L'histoire de la biologie offre le spectacle d'une mécanisation de plus en plus poussée de la connaissance des phénomènes vitaux grâce à l'utilisation des méthodes et des techniques issues des sciences physico-chimiques et aussi grâce à l'utilisation des modèles cybernétiques. Cette mécanisation est tellement poussée, tellement féconde que toute tentative d'explication des phénomènes de la vie par d'autres principes, notamment les principes vitalistes ou organicistes, est suspecte aux yeux de la communauté scientifique.

Une telle méfiance n'a rien d'inédite, depuis le XIXème siècle C. Bernard dans son *Introduction à la médecine expérimentale* soulignait l'obstacle que représentait le vitalisme dans la constitution des sciences expérimentales et plus précisément des sciences du vivant ; il critiquait ceux « qui pensent que l'étude de la matière vivante ne saurait avoir aucun rapport avec l'étude des phénomènes de la matière brute » (C. Bernard, 2005, p. 97) tout en soulignant l'identité d'un point de vue épistémique du vivant et de l'inerte. La biologie moderne a suivi l'inspiration de C. Bernard et est même aller plus loin en occultant toute référence à un principe vital pour expliquer les phénomènes de la vie. L'utilisation des méthodes physico-chimiques a conduit à la suprématie au sein de la science biologique des disciplines comme, la génétique, la biochimie. Plus, la biologie des organismes initiés par les biologistes depuis l'Antiquité, ainsi que les classifications qui tirent également leurs origines de l'Antiquité semblent céder le pas à l'étude des phénomènes vivants réduits à l'état moléculaire. La suprématie de la génétique, la mise à l'écart de la biologie des organismes dans la biologie moderne a poussé bon nombre de savants, épistémologues et historiens des sciences à donner créance à l'idée selon laquelle la connaissance des phénomènes de la vie passe nécessairement par une dévitalisation de ces phénomènes. Selon J. Steward (2004), la suprématie de la génétique a conduit à l'abandon par la biologie de son objet même qui est la vie. Car pour lui, la biologie contemporaine n'étudie plus la vie mais le « gène » qui, selon l'explication scientifique commune, est essentiellement définie par l'acide désoxyribonucléique. Il en découle donc que la biologie se résume en dernière instance à l'étude d'un élément chimique qui est l'ADN. Dans ce cas, peut-on encore parler de la biologie comme domaine spécifique du savoir ? Car si celle-ci se résume à l'étude de l'ADN ne peut-on pas dire qu'elle est devenue une partie de la chimie ?

Cette voie la science biologique l'a suivie au nom de l'objectivité, car elle devrait dans la série encyclopédique du savoir scientifique emboîter le pas de la chimie. La conquête de l'objectivité pose cependant plus de problème en biologie, elle semble aux premiers abords étroitement liés à l'existence même de l'objet même de la biologie. Car si la *vie* n'existe pas, si elle n'est digne d'attirer l'attention des biologistes de quoi la biologie est-elle science ? On voit donc l'importance d'une réflexion sur le vitalisme comme philosophie qui soutient l'originalité, et la rationalité de la vie. Une

philosophie qui s'insurge contre la tendance à dévaloriser sur le plan épistémologique la vie. C'est bien une telle réflexion que nous retrouvons chez Canguilhem qui dans le sillage de Bergson esquisse une philosophie de la vie dans laquelle l'exigence du vivant occupe une place centrale. *Quelle est le statut du vitalisme comme philosophie qui défend cette originalité du vivant dans la science du vivant chez G. Canguilhem ?*

Nous nous proposons de démontrer en nous appuyant sur l'épistémologue et historien des sciences du vivant G. Canguilhem qu'une conception vitaliste ramenée à sa juste place est riche de conséquence pour la pensée biologique.

1. Le vitalisme dans l'épistémologie historique chez G. Canguilhem

L'approche mécaniste du vivant possède à son actif depuis la fin du XIXème siècle des succès nombreux, dont entre autres, la découverte des enzymes, et des micro-organismes la découverte de la nature chimique de l'ADN, la découverte du mécanisme de la synthèse des protéines, la découverte de la nature protéique de tous les enzymes etc. Pourtant, la méthode mécanistique des sciences physico-chimiques bute à des nombreuses difficultés quand elle tente de penser la vie par le prisme d'un modèle mécanique cohérent, R. Sheldrake a mis en lumière de façon significative la difficulté d'une théorie mécaniste dans la compréhension de la morphogenèse organique. Un tel modèle semble également en grande difficulté pour expliquer l'épigenèse, la régulation, la régénération des organismes vivants. Ces difficultés sont liées à l'impossibilité aujourd'hui d'expliquer par le jeu des mécanismes du vivant au niveau moléculaire le niveau organique ou même tissulaire. Ce qui fait poser la question de la légitimité et de la capacité du mécanisme à rendre compte des phénomènes vivants. Cette incapacité n'a rien d'inédite, pour le paradigme mécaniste, il est impossible de comprendre les phénomènes vitaux par les méthodes physico-chimiques sans les réduire. Et cette réduction semble être un obstacle à toute explication du vivant. Car le vivant se caractérise par sa totalité. De même, la réduction et la mécanisation des phénomènes vitaux annule leurs l'originalité, car la vie ne peut être réduit ni à l'ADN, ni au jeu de neurones, elle est un phénomène beaucoup plus complexe. Cette réduction, qui il faut l'avouer est, légitime d'un point de vue scientifique, puisqu'elle permet une compréhension et une

objectivation de plus en plus profonde des phénomènes vitaux, doit-elle occulter pour de bon le recours à la vie pour expliquer la vie ?

L'approche de G. Canguilhem peut nous être d'un grand secours dans l'analyse de ces questions. Dans son livre *La connaissance de la vie*, G. Canguilhem avait plaidé déjà pour un vitalisme historique et rationaliste. En effet, le vitalisme est en très mauvaise posture dans la pensée scientifique moderne. Dans le cercle de l'épistémologie historique, Bachelard qui est une figure emblématique (la plus emblématique ?), n'a pas manqué de souligner la menace que constitue le recours à la vie dans l'explication des phénomènes physiques dans son livre *La formation de l'esprit scientifique*. Le vitalisme est présenté par lui comme un obstacle épistémologique dans les sciences physiques et chimiques, le mot vie est pour Bachelard pétri de valeurs oniriques qui bloquent son accès à la réflexion scientifique et dont le simple contact souillerait la perception objective d'un phénomène physique ou chimique « Le mot vie est un mot magique. C'est un mot valorisé. Tout autre principe pâlit quand on invoque un principe vital » (G. Bachelard, 1947, p 154). Cette posture du vitalisme justifie, en partie le plaidoyer canguilhémien en faveur de la réconciliation entre la science et de la vie. C'est à une telle réconciliation que Canguilhem s'est atteler dans son œuvre d'historien et d'épistémologue des sciences du vivant. La condition sine qua non de cette réconciliation est que le savant ne se laisse pas distraire par « les opérations du connaître » et porte son attention sur « le sens du connaître ». Si dans les sciences physico chimiques, le savant, peut prendre du recul par rapport à son objet et présenter une attitude désintéressée quant à la valeur de cet objet, dans les sciences de la vie une telle attitude est illusoire. La connaissance physiologique par exemple, est obligée de recourir sans cesse à des idées qui ne peuvent laisser indifférent le savant humain qui s'occupe de ce problème. Dans le domaine des sciences du vivants, l'homme fait face à lui-même, il se présente à la fois comme objet et sujet de son savoir. Dans ce cas, l'interrogation sur *le sens vital* des phénomènes ne peut être occultée pour la bonne compréhension de ces phénomènes. Selon Canguilhem, « L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. » (G. Canguilhem, 1952, p. 12). Par ailleurs, il faut souligner que le vitalisme canguilhémien est aussi un rationalisme, disons mieux un rationalisme qui « reconnaît ses limites ».

C'est surtout sur le terrain de l'histoire des sciences que Canguilhem déploie son vitalisme rationaliste. Bien sûr, comme il l'a fait pour d'autres concepts, il a commencé par délester le vitalisme de son contenu mystificateur, ainsi que la conception courante de la science qui la présente comme un frein à l'acte de connaître. Ainsi, contrairement à la conception courante qui fait du vitalisme une philosophie nébuleuse, mystique et mythologique, il le conçoit, comme une attitude biologique soucieuse de la spécificité doctrinale et méthodique de la biologie, « C'est pourtant un fait que l'appellation de vitalisme convient à titre approximatif et en raison de la signification qu'elle a prise au XVIIIème siècle à toute biologie soucieuse de son indépendance à l'égards de l'ambition annexionniste des sciences physico- chimiques »(Canguilhem, 1952, p. 102). On ne peut s'empêcher en lisant cette citation de penser à Bichat, médecin du XVIIIème siècle qui a plaidé pour une authenticité de méthode et d'objet des sciences du vivant. Cette spécificité est rendue sensible par Bichat au contact assidu et pratique avec le vivant. Ce dernier peut se présenter sous une forme pathologique, le vivant peut tomber malade, alors qu'un tel état n'existe pas pour la matière inerte. La réflexion canguilhémienne sur le vitalisme offre un exemple concret de sa conception des fonctions de l'histoire des sciences. Si pour le savant, le vitalisme se présente sous forme d'un concept dénué de tout intérêt heuristique, c'est parce que contrairement à l'épistémologue et à l'historien des sciences, il se situe résolument dans le présent de la pensée scientifique et ne s'intéresse donc qu'à une étape du processus de la construction du savoir. L'historien des sciences s'intéresse au passé ainsi qu'au présent de la science. Il demande autant au passé d'éclairer le présent qu'au présent de justifier le passé. Ce qui compte avant tout de saisir le fil du déroulement des valeurs rationnelles des concepts scientifiques Parlant du vitalisme, il écrit,

L'histoire de la biologie importe ici à considérer autant que l'état actuel des acquisitions et des problèmes. Une philosophie qui demande à la science des éclaircissements des concepts ne peut se désintéresser de la construction de la science. C'est ainsi qu'une orientation de la pensée biologique quelques résonnances historiques limitées qu'ait le nom qu'on lui donne, apparaît comme plus significative qu'une étape de sa démarche. (Canguilhem, 1952, p. 102)

Ainsi, la meilleure façon pour l'historien des sciences de comprendre la valeur théorique du vitalisme, c'est d'abord de

s'intéresser au *sens du savoir* et aussi de considérer la biologie dans la totalité organique que constitue la dialectique de son passé et de son présent, ou pour être plus conforme à la méthode canguilhémienne un passé éclairé par la finalité du présent. L'histoire des sciences doit être selon Canguilhem comme avant lui pour Bachelard une histoire jugée qui doit avant tout saisir la logique du déroulement des valeurs rationnelles, l'histoire des sciences n'est donc pas une histoire empirique, elle n'a pas pour but d'analyser le passé scientifique en se servant du schéma conceptuel construit par la science dominante. Une analyse historique du vitalisme est d'autant plus importante qu'elle est un contrepoids au réductionnisme qui pour G. Canguilhem annule l'objet de la biologie. Le destin du vitalisme comme approche cohérente du vivant est donc lié à la spécificité de la science biologique comme domaine spécifique de savoir.

Dans cette optique, la galerie des grands noms qui devraient se ranger sous l'étiquette vitalisme peut être une caution de taille pour sa fécondité heuristique. Un tel engouement autour du vitalisme se justifie d'ailleurs par l'incapacité du mécanisme à remplir son cahier de charge. Les problèmes qu'elle rencontre en neurobiologie en attestent. Dans l'histoire de la formation du concept de reflexe par exemple, Canguilhem a tenu à corriger une histoire qui ne scrute pas assez soucieusement les documents et qui commette surtout l'erreur propre à toute histoire pratiquée selon la méthode empirique dite « de haut en bas », de voir dans le mécanisme cartésien, la base scientifique du concept moderne de reflexe. Or selon Canguilhem, une analyse minutieuse de l'œuvre de Descartes doit porter à la conclusion non seulement de l'absence de « la chose, » mais aussi de celle de la notion de reflexe chez Descartes. Ce dernier fait trouve justification dans l'incapacité propre à la méthode cartésienne et semble t'il a toute méthode mécanique classique de concevoir le mécanisme même de l'acte reflexe. La juste conception de l'acte reflexe doit en effet son existence à une sorte de mouvement qui pour être mécanique n'a point pour autant été utilisée dans les théories mécaniques du XVIIème et du XVIIIème siècle, il s'agit du mouvement diffus comme celui de la déflagration de la poudre à canon, plus chimique que mécanique, donnant ainsi une représentation plus adéquate de l'influx nerveux.

Si comme nous l'avons souligné le vitalisme est en mauvaise posture chez les épistémologues, le mécanisme n'est pas non plus épargné par la critique dans le cadre des réflexions sur les sciences

physiques et chimiques, ainsi Bachelard après Duhem décrit le mécanisme comme une philosophie qui s'oppose à l'explication rationnelle et bien fondée par la mécanique. P. Duhem s'oppose à l'utilisation des modèles mécaniques qui est selon lui un signe de défaillance de l'esprit théorique, « Sans doute, partout où les théories mécaniques ont germé, partout où elles se sont développées, elles ont dû leur naissance et leur progrès à une défaillance de la faculté d'abstraire, à une victoire de l'imagination sur la raison. ». (P. Duhem, 2016, p.90). Les notions physiques pour être scientifique n'ont pas besoin d'être représentées par l'imagination, le recours excessif à l'imagination est selon P. Duhem un obstacle à la compréhension scientifique des phénomènes.

Bachelard distingue l'explication par le mécanisme de l'explication par la mécanique, cette dernière est fondée sur une démarche scientifique fondée sur les principes de la science, alors que l'autre est un dogme qui s'autorise de sa prétendue scientificité pour expliquer des objets hors de la juridiction de la science. Selon Bachelard, le mécanisme est une « doctrine qui prétend appliquer la mécanique à des sciences qui ne sont pas d'ordre physique » (G. Bachelard, 1966, p. 174). Or pour Bachelard, le mécanisme échoue dans son domaine même de prédilection, il est incapable de rendre compte des phénomènes mécaniques. Ainsi, bien après Duhem, qui soutient que « pour le physicien, l'hypothèse que tous les phénomènes naturels peuvent s'expliquer mécaniquement n'est ni vrai, ni fausse, elle n'a pour lui aucun sens » (Duhem, p 256), il critique l'importance qu'accorde aux explications par les modèles mécanique les physiciens comme étant des explications d'amateur et non de scientifique rigoureux. Pourtant, le mécanisme reste et demeure aujourd'hui le paradigme qui domine la science.

En biologie, ce paradigme exerce son autorité sans partage, selon Sheldrak. R, « L'approche orthodoxe de la biologie nous est aujourd'hui dictée par la théorie mécaniste de la vie : les organismes vivants sont considérés comme des machines physico-chimiques, et les phénomènes de la vie comme explicables, en principe, en termes de physique et de chimie » (R. Sheldrake, 2003, p. 16). Pourtant, l'histoire des sciences démontre de façon pertinente que ce paradigme peut être tenu pour un obstacle épistémologique. G. Canguilhem explique dans *la formation du concept de reflexe* comment le postulat mécaniste à empêcher à Descartes de connaître le fonctionnement du mouvement réflexe, il écrit :

On ne saurait trop insister sur le fait que l'assimilation des fonctions physiologiques à des purs et simples phénomènes mécaniques entraîne Descartes à réduire au contact, au choc, à la poussée et à la traction, toutes les relations que les parties de l'organisme soutiennent entre elles. C'est dans la rencontre de cette affirmation de principe et des observations anatomiques dont il croit pouvoir se contenter qu'il faut voir la raison dernière de la conception systématique que Descartes se fait du mouvement animale (G. Canguilhem, 1977, p 30).

C'est pourquoi T. Willis, qui explique le mouvement animal par les esprits animaux mais conçoit les esprits animaux en termes de lumière propose un concept de réflexe plus proche de l'acception moderne et a de ce fait plus contribuer que Descartes à l'élaboration du concept de réflexe.

On accorde donc plus au mécanisme qu'il ne le faut dans l'histoire des sciences en général et dans les sciences du vivant en particulier, elle est plutôt l'attitude de mise entre parenthèse de la complexité du vivant. Pour le mécanisme, la vie se définit par ses manifestations physico-chimiques et se réduit en dernière instance aux mêmes lois, au même déterminisme que les phénomènes physico-chimiques. Cette réduction de la vie semble certes le meilleur moyen d'avoir une connaissance sûre des phénomènes de la vie. Puisque la science ne peut expliquer que le physique, il est indispensable qu'elle ramène les phénomènes de la vie à leurs manifestations physique. Cela ne rejette cependant nullement le vitalisme sur le plan d'une méthode ou d'une démarche subjective fondé sur un postulat métaphysique et fantaisiste. Elle est au contraire la reconnaissance des limites du mécanisme.

2. Les valeurs heuristiques du vitalisme.

Le vitalisme est pourtant, il faut le reconnaître, une tendance dont le biologiste se méfie à juste titre, puisque dans sa forme immédiate elle laisse soupçonner une certaine paresse chez le savant qui au lieu de chercher la cause empirique des phénomènes les ramènes à un principe vital. Michel Morange écrit à ce sujet « Le vitalisme a, chez les biologistes contemporains, très mauvaise presse. Admettre que les propriétés des êtres vivants dérivent d'un « principe de vie » est souvent présenté comme l'exemple même de ce qu'un scientifique ne doit pas faire : rendre les armes, exclure une partie de la réalité du champ de la rationalité. » (M. Morange, 2012). Le vitalisme est dans cette optique une attitude que le savant doit

constamment combattre pour l'avancement de la recherche scientifique. Cette position qu'on peut traduire comme une réaction des biologistes modernes a cependant aussi ces défauts et semble liée à une méprise historique. Car refuser un principe de vie revient le plus souvent à ne voir dans les phénomènes vivants que le jeu des phénomènes physico-chimiques. Or cette attitude théorique à souvent conduit à des théories pires que le vitalisme. Cette attitude qui est celle de beaucoup de biologistes contemporains est basée sur le principe que la science peut expliquer l'intégralité des phénomènes du vivant en se servant d'éléments physico-chimiques. Alors le vitalisme est le refus d'observer le délai nécessaire au mécanisme pour comprendre le vivant. Mais le fait que le savant se méfie du vitalisme est-il une excuse pour que l'historien des sciences et l'épistémologue s'en détourne dans leur réflexion sur la science ?

Nous allons répondre par la négative, l'analyse du vitalisme par Canguilhem va nous permettre d'explorer les tenants et les aboutissants de cette position pour la biologie contemporaine. Tout d'abord, il faut noter que le vitalisme canguilhémien est historique. C'est par l'analyse historique des concepts de la biologie, le reflexe, la théorie cellulaire, qu'il mette en lumière la valeur heuristique du vitalisme. Dès le début de *La formation du concept de reflexe*, il donne une définition du vitalisme en ces termes, « En rigueur, le terme vitaliste ne devrait servir qu'à designer une théorie biologique ou une philosophie de biologiste, si l'entreprise à un sens pour lui, et non une philosophie de la biologie, seule entreprise possible pour un philosophe, mais trop souvent confondue avec une biologie de philosophe, projet monstrueux. » (G. Canguilhem, 1977 p.1).

Pour Canguilhem, le vitalisme se présente dans l'histoire des sciences sous trois aspects qui sont la vitalité, la fécondité et l'honnêteté. Une telle caractérisation du vitalisme est bien fondée d'un point de vue historique. La vitalité du vitalisme se justifie d'abord par la galerie des biologistes qui sont rangé sous sa bannière ; ainsi que de leurs découvertes, qu'on pense seulement à Bichat et la découverte des tissus, Van Helmont, à Claude Bernard et à sa découverte des régulations organique pour ne citer qu'eux. Mais pourrait t'ont dit en science comme en philosophie, l'autorité ne fait pas la vérité, le vitalisme possède alors un autre signe de vitalité, c'est celui méconnu ou ignorer par l'approche mécaniste, celui « de la recherche du sens des rapports entre la vie et la science en générale, la vie et la science de la vie plus particulièrement » (G. Canguilhem,

1966, p. 104). Le vitalisme reste une philosophie vivante, une philosophie « au travail » dans l'histoire des sciences du vivant pour utiliser l'expression de G. Bachelard dans la mesure où elle est le signe d'un souci d'originalité du vivant, d'un souci de synthèse entre le vivant pensé et le vivant vécu. Il est également une philosophie au travail dans la mesure où il marque les exigences de la vie devant l'intelligence et la science. La vie c'est la création, le refus de l'enferment dans les cadres rigides de la science, c'est la causalité indéterminée au sens bergsonien de cause qui produit une multiplicité d'effets, mais aussi d'effets dépendant d'une multiplicité de causes. C'est ce qui explique le reproche de philosophie « nébuleuse et flou » adressé au vitalisme.

Sa fécondité trouve également justification dans le fait que le vitalisme est lié à des découvertes de taille en biologie, on peut citer ici l'anatomie- physiologie de Bichat, la formation du concept de réflexe par T. Willis, mais également la théorie cellulaire de Virchow qui sont tous sous-tendu par des principes vitalistes. « L'honnêteté du vitalisme » peut sembler plus paradoxale, pour nombreux biologiste aujourd'hui, le vitalisme s'apparente à une mystification thaumaturgique, il s'agit d'une attitude qui refuse la vérité empirique pour des principes désuets et faux. Le vitalisme serait un refus délibérer de la science. Mais l'honnêteté du vitalisme se manifeste dans son refus des explications non fondées sur la raison. Il est en principe donc contre l'application de toute théorie dont la validité n'est pas prouvée, les vitalistes sont de ce fait de ce fait antiméthaphysiciens et donc pour le XVIIIème siècles newtoniens. Selon G. Canguilhem, « le vitalisme c'est d'abord le refus simultané de toute les théories métaphysiques concernant l'essence de la vie. ». (1977, p 113). Les principes vitaux invoqués par les vitalistes sont en générales des explications théoriques avancés en l'absence de toute autre théorie cohérente des faits.

3. Vitalisme et pensée médicale Chez G. Canguilhem

Le vitalisme de l'aveu de plusieurs historiens des sciences est une philosophie pour médecin et plus précisément pour médecin sceptique quant à l'efficacité de l'intervention thérapeutique, c'est-à-dire qui croit à la capacité de la vie à se conserver et à remédier aux problèmes vitaux que rencontre l'organisme. Ce rapport est aussi

bien historique que factuel. Historiquement le vitalisme tirerait racine d'Hippocrate dont la conception de la vie est selon A. Pichot « naturaliste ». Chez Hippocrate, la nature est l'ultime médecin. Pichot, Expliques-en ces termes la médecine hippocratique

Cette *natura medicatrix*, traditionnellement comprise comme une forme de vitalisme, signifie que ce n'est pas le médecin qui guérit, mais la nature elle-même. La médecine ne peut que se mettre au service de la nature, la seconder. Il doit donc y avoir dans le corps une tendance à rétablir l'état de santé, une tendance à vivre, qui vient à bout de la maladie ; cet état de santé joue comme cause finale. (A. Pichot, 2014, p. 26)

Dans les faits, la médecine a un rapport privilégié au vivant. La médecine est une pratique concrète qui a affaire à la vie concrète, à l'individu concret dans son rapport avec le milieu et aux fonctions physiologiques du corps, à sa maladie et à son rétablissement. Elle s'occupe de ce fait plus que la biologie de la structure et des fonctions de l'organisme. Nous n'allons pas développer ici les rapports étroits qui existent entre biologie et médecine.

Nous nous bornerons de montrer en quoi la médecine est le terrain privilégié pour une théorie vitaliste. D'un point de vue historique, c'est parmi les médecins que se trouvent les grands noms de l'approche vitaliste de la vie, Barthez, Bichat, Stahl.... Cette approche, a eu des conséquences pratiques positives, car, elle implique une prudence méthodologique qui préfère suspendre le jugement devant l'inconnu, au lieu de prétendre pouvoir tout expliquer et tout résoudre. Une telle attitude est aux antipodes d'un positivisme du genre Jean Rostand qui pense que la méthode est acquise et que la solution des problèmes n'est qu'une question de temps. Selon M. Morange, « Du point de vue médical et éthique, cette abstention ne fut pas sans conséquences heureuses : les médecins vitalistes intervinrent peu, laissant la nature agir ; étant donné les connaissances médicales d'alors, il est probable que cette prudence a sauvé plus d'une vie ! » (M. Morange, 2012, p 42). G. Canguilhem a souligné cette prudence méthodologique des vitalistes dont la vertu est d'éviter d'une part une conception de la vie en termes de mécanisme et une conception en terme animiste deux conceptions également excessives. C'est pourquoi pour Canguilhem, le principe vital des vitalistes, « *vis vitalis, vis insita, vis nervosa* », c'était autant de noms qu'ils donnaient à leur impuissance de ternir le mécanisme pur

ou l'action de l'âme pour explicatifs des phénomènes de la vie » (G. Canguilhem, 1977, p 114).

La philosophie de la médecine de G. Canguilhem contraste sur bien de point avec ce que Marie Hélène Parizeau et José Anne Gagnon ont appelé « la médecine technicienne ». Cette médecine est fondée sur une prééminence pratique de la technique sur le naturel et même sur l'humain. Elle met à l'écart les fondements de la médecine traditionnelle à savoir le jugement thérapeutique du médecin, ainsi que les relations entre patient et médecin. La pratique médicale est mécanisée, tout étant consigné dans des « algorithmes » le médecin n'intervient presque pas dans l'acte médical. Le choix même de technique appartient au patient qui grâce à la massification de l'information est devenu expert de sa maladie. Pourtant, une telle médecine laisse de côté un aspect important, c'est la dimension humaine et sa spécificité profonde. Or cette mise entre parenthèse de la dimension humaine est fortement liée à l'approche mécaniste et réductionniste de la vie contre laquelle le vitalisme se défend. La réflexion de Canguilhem sur la médecine est riche d'enseignement à cet égard.

Canguilhem avait conscience du danger que représente l'objectivation des phénomènes vitaux auxquels aspire l'approche physico-chimique. Cette objectivation écarte l'individualité du sujet humain et son expérience en tant que sujet malade. Or cette expérience est déterminante dans l'acte médical puisque cet acte doit prendre en compte les valeurs de l'individu, selon G. Canguilhem, « L'acte médico-chirurgical n'est pas qu'un acte scientifique, car l'homme malade qui se confie à la conscience plus encore qu'à la science de son médecin n'est pas seulement un problème physiologique à résoudre, il est surtout une détresse à secourir ». Qui plus que le sujet pour donner des informations précises sur la nature et la causes de sa propre détresse ! Pour Canguilhem, la médecine est plus un art de vivre qu'une science appliquée.

La recherche de l'objectivité détourne de la recherche de sens et de la compréhension propre de l'expérience du malade, or, pour la médecine, la recherche du sens vital des phénomènes importe autant que le regard objectif du savant et du médecin. La question des rapports dynamiques entre médecin et patient importe plus que la question d'efficacité technique. En médecine, les rapports épistémologiques entre science et conscience se renversent, puisque

le patient qui souffre se confie plus à la conscience du médecin qu'à sa science. Cette responsabilité éthique confère au médecin le devoir de prendre en compte l'expérience ainsi que les valeurs du sujet malade. La philosophie canguilhémienne de la médecine implique une conception vitaliste de la vie. Celle-ci se définit comme « polarité dynamique », et une conception de la santé comme « normativité » capacité du vivant à créer des normes de vie. La maladie alors n'est pas comme l'avait pensé A. Comte et Claude Bernard une variation quantitative du phénomène normal correspondant que le médecin peut contrôler sans référence à l'expérience du malade. Elle est une incapacité de l'organisme à assumer sa normativité c'est-à-dire à s'adapter et à évoluer avec son milieu.

Il faut souligner que pour Canguilhem ; la médecine n'est pas une science proprement dit mais « une technique, un art au carrefour de plusieurs sciences ». Selon Lagache, la conception de Canguilhem dans le Normal et le pathologique relève d'une anthropologie phénoménologique plus soucieuse des problèmes existentiels que de l'information scientifique. Le vivant est défini par sa normativité, sa capacité de créer des nouvelles normes en fonction des défis que lui pose le milieu.

Conclusion

Le vitalisme est donc à défaut d'être une méthode scientifique, une exigence légitime de la vie à l'égard de la science, une philosophie féconde. Elle permet d'intégrer dans la dynamique scientifique les valeurs humaines, et sociales. Plus, les théories biologiste d'obédiences vitalistes ont apporté dans divers domaines de la science du vivant des contributions importantes. Chez G. Canguilhem, le vitalisme renvoie à cette philosophie qui défend l'originalité méthodique et doctrinale des sciences du vivant. C'est pourquoi, elle est aussi une bonne philosophie médicale dans la mesure où l'acte médical nécessite la prise en considérations du sujet comme individualité et comme valeurs. Elle est aussi une philosophie modeste devant l'inconnu, et aussi comme le disait G. Canguilhem « une philosophie de médecin sceptique ». Alors, à défaut d'être une méthode scientifique, le vitalisme est un code de bonne conduite dans la recherche dans les sciences du vivant. Il est comme l'a souligné M. Morange, une attitude prudente face aux phénomènes vitaux et à une explication à la fois osée et illégitime. C'est ce qui explique la valeur conceptuelle du vitalisme en histoire des sciences. Elle apparaît à un

moment ou le mécanisme hasarde des explications erronées des phénomènes vitaux, selon M. Morange (2012, p. 41),

Le vitalisme est avant tout une réaction salutaire contre un modèle mécaniste rustique, inadapté à rendre compte des faits du vivant. Pour les vitalistes, il existe chez les êtres vivants des phénomènes comme l'irritabilité – des muscles, des nerfs – qui ne peuvent être expliqués par ces supposés pouilles et ressorts dont ils seraient constitués. Le vitalisme est le rejet d'un principe d'intelligibilité qui se révèle inefficace.

Tel est le vitalisme présenté par G. Canguilhem. Une philosophie vitale, féconde et honnête et dont le côté nébuleux avancé par certains philosophes et savants ne doit pas faire perdre de vue les vertus heuristiques. Car, avant tout, une biologie digne de ce nom ne peut faire fi de la question de la spécificité et de l'autonomie de la biologie comme domaine du savoir. Cette question de l'autonomie de la biologie pose d'innombrables questions à l'épistémologie et à l'histoire des sciences dont l'une des plus cruciales est la question de l'expérimentation en biologie.

Références bibliographiques

- CANGUILHEM Georges, 1952, *La connaissance du vivant*, Paris, Librairie Hachette.
- CANGUILHEM Georges, 1977, *La formation du concept de réflexe*, Paris, Vrin.
- CANGUILHEM Georges, 1966, *Le normal et le pathologique*, Paris PUF.
- SHELDRAKE Rupert, 1981, *Une nouvelle science de la vie*, Éditions du Rocher.
- MORANGE Michel, 2005, *Les secrets du vivant*, Paris, La découverte.
- PENISSON Guillaume, 2008, *Le vivant et l'épistémologie des concepts*, Paris, l'Harmattan.
- GAGNON Josée Anne et PARIZEAU Marie-Hélène, 2021, *De la médecine technicienne à la santé écologique*, Québec, PUL.
- BACHELARD Gaston, 1947, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, VRIN.
- PICHOT André, 2014, *Histoire de la notion vie*, 2014, Paris, Gallimard.